

Et s'ils oublient (*In če vsi pozabijo*)

Selma Skenderović

Mladinska knjiga, Ljubljana, 2024.

224 pages.

Traduction du slovène : Mathias Rambaud

Mitrovica, 2018. Au nord, des Serbes. Au sud, des Albanais. Entre les deux, un pont sur la rivière Ibar. Le quartier bosnien dans les deux parties de la ville — un lieu de rencontre et de commerce quotidien. Ici, tout se vend et s'achète, des vêtements et des chaussures aux appareils électroménagers, en passant par les cigarettes et même l'essence. On y trouve aussi Zara, Bershka, Stradivarius, etc. Les prix varient. Contrefaçons de divers vêtements de marque. Babioles.

Nous avons pris un taxi à la gare routière. Il nous a déposés au début de *notre* rue, comme maman l'appelle encore. Depuis quelques années, les étrangers y ont construit de grandes maisons. Oui, c'est comme ça qu'on nous appelle maintenant. De belles maisons, avec des façades colorées et des systèmes d'alarme. À l'étranger, ils gagnent assez d'argent pour s'offrir tout ce qu'ils veulent ici. À l'étranger, ils vivent et ils épargnent. Aussi. À chaque élection, en échange de leurs votes, le parti bosnien leur promet que la rue sera asphaltée.

Nous qui venons de Slovénie, nous sommes considérés comme des étrangers plutôt pauvres. Avec deux crédits, mes parents ont tout juste pu s'acheter une maison. Les gens d'ici se comportent avec nous comme si nous avions déménagé pour rien. Je ne dis pas qu'ils ont tort. En Slovénie, on n'a pas gagné énormément d'argent. Pour ça, il faut travailler. Faire quelque chose de sa vie. Changer. Se renier.

Dans la deuxième moitié de la rue, quand nous avons longé le côté albanais, nos anciens voisins nous adressaient déjà des saluts de la main. Ma mère a échangé quelques amabilités avec certains d'entre eux, disant que nous étions fatigués par le voyage, que nous allions rester ici longtemps et que nous reviendrions prendre un café une autre fois. Sans tenir le moindre compte, bien sûr, de ce que j'avais dit que je n'avais l'intention de rendre visite à personne.

Devant la maison, nous avons été accueillis par la clôture d'un vert délavé. Du ciment et des pierres grossières s'étaient accumulés devant le garage. On est allés jusqu'à la fontaine pour qu'il nous montre un corbeau qu'il avait sculpté dans du bois sombre. Il nous l'a présenté comme étant Skanderbeg. Même la table de jardin qu'il avait sculptée quinze ans auparavant était en meilleur état. Il avait aussi acheté un nouveau chien, qui était presque mort de faim, car il lui donnait à manger ce qu'il mangeait lui-même.

Il nous a servi le café que maman avait préparé.

Nous étions assises chacune de notre côté du canapé, et il était allongé à entre nous, en train de regarder la télévision. Je ne sais pas de quoi ils parlaient. Elle. *Tu vois ça, papa ? C'est à la mode de nos jours.* Et lui. *Ah ! Qu'ils aillent au diable !* J'avais l'impression qu'ils n'allaient pas rester comme ça sans parler. C'est principalement pour ça que je suis venue avec ma mère. Ici, maman a toujours l'impression d'avoir à quelque chose à prouver. Comme une bonne belle-fille qui veille à ce que la maison soit bien rangée, le repas préparé, le linge lavé, le beau-père égayé. Comme une bonne fille et une bonne sœur. C'est pour ça qu'elle oublie tout ressentiment à l'égard de sa famille tant qu'elle est là. Comme une bonne ancienne voisine qui donne à ses anciennes voisines le sentiment rassurant qu'elle peut encore se mettre à leur place de femmes au foyer, sans emploi et économiquement dépendantes, même si elle-même vit et travaille en Slovénie, conduit une voiture et peut aller prendre un café avec des femmes et des hommes quand elle le souhaite. Jusqu'à un certain point, bien sûr. C'est donc sur elle que repose tout le travail, c'est elle qui fait l'objet de toutes les conversations. Ce n'est pas que je ne veuille pas l'aider. Je n'en ai tout simplement pas besoin, parce que je me fiche de ce que peuvent bien penser de moi les gens qui m'ont connu jusqu'à l'âge de sept ans.

Les visites chez les Slovènes ne peuvent même pas être comparées à nos *posedki* ou *posjedki*¹, selon le dialecte employé.

Je suis arrivée chez Rasema et Salko à six heures moins cinq. J'étais en colère parce que j'avais sali mes nouvelles Vans en marchant dans la boue. J'ai serré rapidement la main des personnes qui étaient là. Ma mère se trouvait dans un cercle de voisins qui parlaient de tante Fatima. Lui était avec les autres hommes qui expliquaient au hodja que tout ce qu'il voyait, c'était le terrain de Salko. À table aussi, nous nous sommes assis séparément. Rasema et Salko ont installé les tables et les chaises en ligne droite devant leur maison. Si on se plaçait sur le seuil, le côté droit était réservé aux hommes, et le côté gauche aux femmes.

Rasema a servi le café d'abord aux hommes, puis aux femmes. Ils étaient encore en train de parler. Lorsqu'ils ont terminé leur café, le hodja s'est levé et il a ouvert le Coran. Nous, les femmes, avons enveloppé nos têtes avec nos

¹ assemblées, réunions (en bosnien, NdT).

foulards. Tout le monde me regardait. Le hodja a commencé à lire le Coran. Tout le monde me regardait. J'ai eu l'impression que le rituel durait des siècles. J'étais mal à l'aise. Il a fermé le Coran et a récité El-Fatiha. Nous avons levé nos paumes et, à l'intérieur de nous-mêmes, nous avons récité El-Fatiha. Tout le monde me regardait. Nous avons passé nos paumes sur nos visages. Tout le monde me regardait. Salko a glissé une enveloppe dans la poche du hodja. Le hodja est parti. Tout le monde a pris son plateau de nourriture. Tout le monde me regardait. J'ai mangé avant les autres. Puis j'ai regardé du côté des hommes et du côté des femmes. Je n'arrivais pas à me défaire de l'impression d'être jugée. Même si je l'avais voulu, je n'avais nulle part où retourner. Je ne pouvais plus vivre ici. Pas avec ces gens.

J'ai profité d'aller aux toilettes pour rester dans la maison jusqu'à ce que ma mère et lui décident de rentrer chez nous. J'ai d'abord dû parler aux enfants de Rasema et Salko. Tous les trois étaient proches de tante Fatima, chaque jour ils allaient chez elle. Personne ne se souciait de savoir si sa mort les avait affectés. On leur a simplement dit de se taire et que la *dženaza*² allait commencer. Puis il m'a semblé de plus en plus que je ne prenais même pas la peine de les écouter. Je me contentais de hocher la tête et de regarder Etko, qui était assise par terre devant le téléviseur. À un moment donné, elle s'est tournée vers moi et m'a demandé : « Et Edina ? C'est vrai, et Edina ? »

/

Elle nous réveillait en criant que rien n'était rangé, que nous ne pouvions pas seulement rester couchés et manger. *C'est ça, allez vous enfermer dans vos chambres. Les pieds en l'air, c'est moi qui ferai tout. Le ménage. La cuisine. La lessive. Elles finiront l'école. Elles iront à l'université, à Ljubljana. Et moi, qui suis-je ? Juste une femme de ménage. Et elles ne veulent même pas me parler*³. Et toujours le même rituel. J'entre dans le salon et je dois leur demander : Vous avez bien dormi ? Au mieux, on me répond : Plus ou moins, et toi ? Mais en général, on ne me répond pas. On ne m'a jamais demandé, à moi, si j'avais bien dormi.

Autrefois, quand nous venions tout juste d'emménager en Slovénie, chaque fois qu'il entrait dans l'une des pièces de l'appartement, toutes les trois nous devions nous lever. L'une d'entre nous allait lui ouvrir la porte, et les deux autres se levaient et attendaient qu'il entre. Vous avez commis un meurtre ou quoi ? Toujours la même question. Puis il se recroquevillait devant la télévision. Lui d'un côté du canapé, elle de l'autre. Pour moi et pour Azra, un espace sur le sol, à un mètre de la télé. Ça m'a toujours dérangée. Personne ne m'a jamais

² enterrement (NdA).

³ Les passages en italiques sont en bosnien dans le texte original.

demandé si j'étais fatiguée. Surtout plus tard, quand j'étais déjà grande. Je ne voulais pas les regarder. Tout ce qu'ils faisaient me dégoûtait. Je détestais leur langage corporel, leurs gestes. La façon dont sa mâchoire à elle craque, quand nous mangeons. Ses appels téléphoniques sur haut-parleur alors que je dors encore. Ses ronflements à lui, quand j'essaie de faire mes devoirs. Sa salade avec trop de vinaigre. Le vinaigre. L'odeur de vinaigre partout où je vais. Et l'assouplissant qu'elle utilisait. Ses crèmes pour pieds gonflés. Le claquement de la ceinture qui me frappe la main.

Il vaudrait mieux que j'arrête de penser à eux. À ce qu'ils m'ont fait. À moi. Je ne devrais pas m'associer à eux. Je n'ai pas de famille. Alors pourquoi continuer à leur acheter des cadeaux pour leur anniversaire, pour le bayram, pour la fête des mères ? Ce sont de bons manipulateurs. Surtout elle.

/

Azra et moi avions l'habitude de jouer ici. Comme Etkà n'avait pas de jouets, tante Fatima nous donnait ses chiffons et nous apprenait à *préparer un vrai burek*. Les chiffons étaient de la pâte que nous roulions en cercles, puis que nous mettions dans des moules à pâtisserie et que nous apportions à la tante et à l'oncle, à Etkà et aux autres personnes qui se trouvaient dans la pièce à ce moment-là. Ma tante avait l'habitude de dire que ce n'était pas assez salé, pas assez cuit ou quelque chose dans ce genre. Ça nous mettait en colère contre elle pendant un moment, mais finalement nous retournions à la cuisine pour y refaire cuire le burek. Quand maman se levait et nous disait que nous devions rentrer à la maison, nous plions les torchons et les rendions à tante Fatima.

Une fois, tante Fatima a été plus rusée que moi. Elle a mis sur la table le *kukuruza*⁴ qu'elle avait fait cuire pour le dîner de ce jour-là. Mamie et moi étions venues en visite, et ma mère lui avait dit que je n'aimais pas le *kukuruza*, que seule Azra en mangeait. *Quel kukuruza ?* Tante Fatima a fait semblant de ne pas savoir de quoi parlait maman. *Ce sont des gurabije. Regarde comme c'est bon, elle en a pris un morceau et l'a mangé. Mange, Zineta. Goûte.* Et moi, croyant que c'étaient des *gurabije*⁵, j'ai pris le plus gros morceau et l'ai mangé. J'ai bien vu que le goût était légèrement différent, mais j'ai continué à penser que c'étaient des *gurabije*. Après, ils se sont moqués de moi pendant longtemps. *Alors, tu n'aimes pas le kukuruza ?* a plaisanté tante Fatima.

Nous étions aussi chez elle à l'occasion du banquet organisé pour le mariage de son plus jeune fils, qui vit aujourd'hui en France. J'étais demoiselle d'honneur. À l'époque, je ne savais même pas ce que ça voulait dire. Toute la journée, je suis restée à côté de la mariée, sans m'éloigner d'elle une seule

⁴ préparation culinaire à base de farine de maïs. (NdA)

⁵ dessert à l'apparence et la couleur semblables à celles de la *kukuruza*. (NdA)

minute. Le matin, nous sommes allés la chercher chez sa mère, je ne me souviens pas très bien, mais je pense qu'elle avait déjà revêtu sa robe de mariée. Une énorme robe rouge, avec des bordures dorées. Ils se sont rencontrés en France, mais se sont mariés ici parce qu'ils ne connaissaient personne là-bas, c'est comme ça que je me le suis expliqué. Ensuite nous étions assis dans un restaurant, probablement en train d'attendre quelqu'un. Pour une raison quelconque, la mariée était visiblement en colère. Quelqu'un d'autre qu'elle était le centre d'attention de son mariage. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé avant que nous arrivions chez tante Fatima. J'étais dans la voiture avec la mariée, c'était la chose la plus importante pour moi à ce moment-là. Moi aussi, j'étais vêtue d'une belle robe et je tenais le bouquet de la mariée. Ensuite, nous étions assis dans cette pièce que je suis en train de vider. Nous avons mangé. Il y avait beaucoup d'invités, je ne sais pas comment ils ont fait pour tous entrer. L'un d'eux lançait des pièces de monnaie en l'air, et nous autres, les enfants, nous les ramassions et les mettions dans nos poches. J'ai dû récolter une vingtaine d'euros. Je me souviens aussi des morceaux de sucre que nous avons mis dans des mouchoirs et que nous avons emportés à la maison pour une raison que j'ignore. Je ne me souviens pas du fils de tante Fatima, ni de sa femme. Je ne les reconnaîtrais certainement pas aujourd'hui si je les croisais quelque part. Et eux ne me reconnaîtraient pas non plus.

/

Nous avons roulé pendant un peu plus d'une demi-heure. Nous sommes arrivés chez Nafija vers 8 heures. Nous avons sonné et nous nous sommes déchaussés devant le paillason. Le fils aîné de Nafija a ouvert la porte et nous a fait entrer. Ils étaient en train de regarder le journal télévisé serbe. Après nous avoir serré la main et embrassés, le mari de Nafija nous a invités à nous asseoir. Je me suis confortablement installée dans le coin droit du canapé. Maman s'est assise à côté de moi — avant de s'asseoir, elle a donné à Nafija un sac contenant du jus de fruits, des gaufrettes et du café — lui à côté de maman, et le mari de Nafija et ses trois fils dans le coin gauche du canapé, en diagonale par rapport à moi. Quelques minutes plus tard, Senada, la fille de Nafija, nous a apporté, à ma mère et à moi, des jus de fruits et à lui, du thé sans sucre.

Le cours normal de la réunion a suivi — café, évocation de tous les nôtres en Slovénie, du travail de maman, de mon mariage, etc. *Comme va ton autre fille*, a demandé Nafija à maman. Est-ce qu'elle me ressemble, a-t-elle demandé, quand ma mère lui a dit qu'Azra allait bien, qu'elle avait beaucoup de devoirs à l'école et que c'était pour cela qu'elle n'était pas venue avec nous. *C'est mieux comme ça*, a dit Nafija en secoua la tête à la réponse de ma mère qui avait répondu qu'Azra et moi, nous ne nous ressemblions pas du tout. *Elle, c'est un garçon manqué*, et elle m'a détaillée de la tête aux pieds, comme si elle

ne l'avait pas déjà fait quand nous étions entrés. *Une femme doit avoir des hanches larges*, a-t-elle ajouté, en regardant encore plus attentivement mes hanches. *Comment veux-tu accoucher si tu es aussi mince*, m'a-t-elle demandé d'un air sérieux, comme si j'avais la solution à mes hanches trop étroites, manifestement masculines.

/

Mais si une femme réfléchit trop, elle devient difficile, si elle ne se marie pas avant l'âge de vingt-deux ans, elle aura du mal à trouver un partenaire plus tard, m'ont-ils prévenue. Il ne me reste donc qu'un an.

À notre époque, une femme devrait même être contente de pouvoir épouser un homme, ajoute Husmir, qui semblait écouter tout ce dont nous parlions. Il faut faire attention à nos fils, il y a beaucoup de choses comme ça en Belgique, tout le monde épouse tout le monde, et il nous a expliqué comment il avait vu deux hommes se marier à l'unité administrative. À la joie et à la satisfaction des deux côtés de la table, il a exprimé son dégoût de voir que les Belges les avaient même applaudis.

/

Demain matin, la cité universitaire commencera à se remplir à nouveau, quand les étudiants studieux retourneront à Ljubljana pour se préparer tranquillement aux cours de la semaine chargée à venir. C'est le mensonge qu'ils opposent sans doute à leurs parents quand ces derniers leur demandent pourquoi ils veulent rentrer dans leurs quartiers dès le dimanche. Car ils ne veulent pas leur dire que chaque dimanche, à la cité universitaire, il y a une fête. Tout le monde se réunit dans la cuisine, juste à côté de notre chambre, on apporte quelques litres de vin blanc, quelques litres de vin rouge, produit par les grands-parents — le dortoir est aussi un très bon endroit pour vendre, autant de litres apportés, c'est autant de litres vendus —, quelques caisses de bière, quelques joints, et bien sûr une guitare ou, encore mieux, un accordéon. Ils commencent alors à pousser des cris de joie, alternant toute la nuit entre les chants folkloriques slovènes et le turbo-folk balkanique. Je ne sais pas ce qui est le plus insupportable : les écouter chanter à l'unisson à propos de Micka et de son tracteur, ou casser des verres parce que Ceca les a émus aux larmes avec son *Autogram*. S'ils pouvaient au moins prononcer nos mots correctement, ils ne m'ennuieraient probablement pas autant. Chaque fois que je les écoute, je me dis qu'ils ne savent même pas ce que signifient *bekrija*, *inat*, *jastuk*⁶ ou

⁶ *Bekrija* : fêtard, bon vivant, aimant boire ; *inat* : entêtement, fierté têtue, par principe, même si cela va à l'encontre de son propre intérêt ; *jastuk* : oreiller.

n'importe quelle des choses qui figurent dans leurs chansons. Lorsqu'ils sont ivres, ils parlent tous couramment toutes les langues de l'ancienne fédération, mais quand ils sont sobres, ils font les dégoûtés quand des vendeuses leurs proposent des *vrećicu*⁷ au lieu de sachets, quand les chauffeurs les saluent en leur disant *dobar dan*⁸, ou quand je dis *un* chaussette. On n'est peut-être pas aussi bavards et sophistiqués que les Slovènes, mais on sait faire de la bonne musique et des *čevapi*.

/

Il m'arrive aussi de ne pas prononcer naturellement certains mots slovènes, en particulier ceux que j'utilise rarement. Ou jamais. Il y a deux ou trois jours, quand une copine a dit « *lubi* » à son petit ami, ça m'a fait rire. *Štrukelj, Ljubljana, pocrkljati se, čevelj, veselje*⁹ : voilà ceux qui me posent le plus de problèmes. Je reste toujours bloquée sur la partie *lj*. Je prononce *lj*, tandis que les Slovènes prononcent *l* et *j*. Je n'ai pas ma propre langue, ça m'agace. J'envie les Slovènes d'avoir leur propre langue. Ils l'apprennent depuis la maternelle. Moi, je n'ai jamais appris ma langue maternelle à l'école. Je tourne toujours dans le même cercle.

Cette semaine passera comme les autres, et mes sentiments s'apaiseront. Je ne vais pas sans cesse comparer ma vie en Slovénie avec la vie des gens d'ici. Avec ma vie d'ici.

/

Ce soir au moins, le dernier soir, j'ai décidé de ne pas faire la tête. Je me suis assise sur le canapé à côté d'Admira, loin de la porte du salon, et j'ai tout de suite eu l'impression d'être plus impliquée dans la conversation que d'habitude. Mon oncle et lui parlaient des chiens errants qui traînent dans les villages à cette époque de l'année et qui font des dégâts. Admira et lui devaient enfermer les poules dans le poulailler avant cinq heures de l'après-midi, disait mon oncle. Puis, lui, il a commencé à parler d'une chatte qui traînait depuis des jours autour de sa maison, et dont les chiens errants avaient mangé les chatons. À la mère, les chiens n'avaient mordu que le cou. Il le lui avait recouvert de ruban adhésif pour l'empêcher de se gratter. Il a ensuite expliqué à l'oncle que tous les matins, dans le verger, il devait ramasser les déchets que les chiens

⁷ *vrećicu* : sachets.

⁸ *dobar dan* : bonjour.

⁹ Mots slovènes : *lubi* : chéri ; *štrukelj* : roulé, préparation culinaire slovène ; *pocrkljati se* : se dorloter, se cajoler ; *čevelj* : chaussure ; *veselje* : joie.

avaient répandus pendant la nuit. La dernière fois, ils avaient rapporté des têtes de poisson rongées. Ils les avaient laissées près de la fontaine, il a dit en faisant un geste vers la fontaine. Face à l'oncle, il s'est vanté que, lui, il leur aurait fait passer à coups de badine l'envie de faire ce qui est interdit. L'oncle a ri. J'ai failli ajouter qu'il est très rare de voir un chien errant en Slovénie. Que les chiens slovènes sont le plus souvent dressés, et que les Slovènes les gardent dans leurs maisons et leurs appartements. Ils les baignent, les emmènent dans des salons canins pour les faire toiletter et entretenir leurs pattes, leurs coussinets, leurs griffes. Ils leur achètent du Pedigree Dentastix pour les soins dentaires quotidiens. Ils les promènent plusieurs fois par jour, leur parlent et les cajolent. Ils les emmènent même à des expositions, des concerts, des soirées littéraires. J'ai voulu terminer ma réplique en disant que les Slovènes étaient plus conscients de leur culture que la plupart des personnes qui se trouvaient ici. Qu'ils avaient des passeports plus valables que la plupart des gens d'ici, et encore autre chose m'est passé par l'esprit que tout le monde aurait trouvé encore plus offensant. Mais avant que les visiteurs arrivent, j'ai décidé de ne pas faire la maline au moins pendant une soirée.

Je ne suis donc pas passée pour le diable qui ne trouve rien d'extraordinaire à dormir dans un lit où un chien vient de se rouler. Et je n'ai pas eu à écouter le sermon disant que le Coran interdit aux musulmans d'avoir des chiens comme animaux de compagnie. L'Envoyé d'Allah, que la paix soit avec lui, a dit que les anges n'entrent pas dans une maison où il y a un chien. Quiconque a un chien pour autre chose que pour garder le bétail et les récoltes ou pour chasser, est un pécheur. Si un chien lèche nos vêtements, nous devons en changer. Si la salive d'un chien coule sur notre corps, nous devons laver la partie de notre corps sur laquelle elle est tombée six fois avec de l'eau et une fois avec de la terre. Je n'ai pas besoin de leurs explications pour savoir tout cela, car contrairement à eux, j'ai lu attentivement le Coran plusieurs fois.

Je me suis souvenue de notre voisine slovène qui, il y a quelques années de cela, était venue prendre un café chez nous, tout étonnée, pour que ma mère lui explique pourquoi l'une de nos voisines bosniennes — la seule à être voilée — s'éloignait toujours d'elle lorsqu'elle la voyait avec son chien sur les genoux.

/

Papi n'a jamais voulu mourir. Hélas, il est tombé malade. Nana était considérée comme une femme incroyablement forte qui n'avait jamais sombré dans le désespoir malgré toutes les épreuves qu'elle avait traversées. Si on l'avait vraiment écoutée, on l'aurait entendue dire qu'elle était fatiguée, qu'il était trop tard pour elle, qu'elle ne se souvenait pas de la date de son

anniversaire. Nana voulait mourir. Et si on la connaissait, on ne pouvait pas le lui reprocher.